

L'ENGAGEMENT

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahissait la Pologne, et deux jours plus tard le Royaume-Uni et la France lui déclaraient la guerre. Ce jour là, à l'annonce de la déclaration de guerre, non père, un ancien combattant de 14-18, s'est mis à pleurer ; je me souviens encore de cette scène qui nous a bouleversée, nous ses 3 enfants, car elle tranchait avec le flegme habituel, tout britannique, que nous lui connaissions. *"Je suis responsable de ce qui nous arrive, de ce qui va vous arriver, à la fin de la guerre j'aurais du m'occuper de politique pour empêcher que tout cela recommence"*

Mais nous avions confiance: n'avions-nous pas la meilleure armée du monde retranchée derrière une ligne Maginot inexpugnable. La "guerre", la vraie, celle de 14 bien entendu, n'était finie que depuis 21 ans, ses massacres inutiles étaient présents dans les mémoires de ceux qui l'avaient vécue et dans l'inconscient de leurs enfants; d'ailleurs on en remobilisait des survivants.

Le premier grand changement est vite arrivé. J'avais alors 18 ans et au lieu de retourner au lycée Janson de Sailly pour y préparer le concours de Polytechnique, j'ai du rejoindre une "taupe" à Rennes car, dans un souci de "préservation des futures élites" d'un bombardement éventuel de Paris, toutes les classes préparatoires avaient été envoyées en province; Rennes car c'était le centre de mobilisation de mon père.

Certes nous étions en guerre, en Pologne, la Wehrmacht anéantissait l'armée polonaise avec l'aide des Soviétiques, mais c'était vraiment très loin, et on parlait surtout de la "drôle de guerre" faite à nos frontières d'escarmouches et de combats de patrouilles, rien de bien grave en somme, et les quelques convalescents qu'on voyait passer sur leurs béquilles, arborant une croix de guerre toute neuve, ne suffisaient pas à tempérer notre insouciance.

Dans ce contexte, les examens ou les concours que nous préparions, s'ils réclamaient toujours autant d'efforts, perdaient de leur valeur quasi sacramentelle. Nous étions démobilisés, sentant que l'avenir avait dorénavant d'autres portes, mais n'en connaissant pas les clés.

Pourtant nous aurions du être plus attentifs; après tout la Pologne avait été vaincue en quelques jours, ses troupes et ses villes accablées sous des bombardements aériens auxquels il semble que nous n'étions pas préparés.

Le 10 mai 1940, nous passons l'épreuve de français du concours de l'X quand, brutalement, sans que rien ne le laisse prévoir, les troupes allemandes sont entrées en Belgique. Et très vite la situation a empiré, les troupes françaises et anglaises étaient bousculées et les habitants des zones menacées commençaient à refluer par la route et par trains entiers. Et nous passons le plus clair de notre temps à les aider.

Les Allemands avançaient toujours, et Père, qui était revenu à l'État-major de Rennes nous fit partir le 13 juin pour rejoindre ses sœurs réfugiées à Salies de Béarn. Nous nous sommes donc mêlés aux innombrables réfugiés. Quand nous sommes arrivés près de Saint Jean d'Angély, une attaque de Stukas, ces bombardiers en piqué, sur un dépôt d'essence, nous a jetés dans les fossés.

Plus tard, ce même soir, nous étant arrêtés dans les Landes. Alors que continuait sans cesse le flot des réfugiés auxquels se mêlaient quelques restes d'une armée en déroute, je ne trouvais pas mon sommeil : que faire? La réponse est venue assez vite; l'éducation lorraine reçue de ma grand-mère qui avait quitté Metz en 1871 pour ne pas devenir allemande, a joué à plein : je devais aller me battre ; la guerre allait certainement continuer et il fallait donc que je rejoigne l'armée d'Afrique.

J'ai repris la route et suis arrivé le 23 juin, dans la caserne de Bordeaux où l'École Polytechnique avait été évacuée; assis dans la cours au milieu de dizains de cylindres de métal gris contenant les copies, le colonel Fontana qui commandait l'École m'a assuré que les oraux auraient bien lieu "prochainement" ; il a même ajouté *"de toutes façons c'était une connerie d'évacuer l'École, les Allemands n'auraient jamais osé y toucher car cela aurait fait un trop grand scandale dans le monde civilisé"* (sic). Il a ajouté *"Vous pouvez d'ailleurs rester ici en attendant les résultats"* Malgré ces assurances, les Allemands avançant toujours, je décidais de continuer à chercher le moyen d'aller en Afrique.

Je suis alors reparti vers le sud. A Bayonne, au lycée, des taupins étaient réunis, discutant d'une émission depuis Londres d'un général de Gaulle qui avait été pendant 10 jours ministre de la guerre de Paul Reynaud. Je ne l'avais pas entendu car, à l'époque les voitures n'avaient pas de radio. Pour les uns, les plus nombreux je crains, il fallait rester et passer le concours "Pas la peine d'avoir bossé toute l'année et de rater l'occasion d'intégrer ; il sera toujours temps de voir ensuite". D'autres ne voulaient pas partir sans l'accord de leurs parents. J'ai appris néanmoins que 3 taupins ayant décidé de rejoindre de Gaulle à Londres étaient partis chercher un embarquement à Saint Jean de Luz.

Tout le long de la route s'entassaient les équipements des régiments polonais dont les débris tentaient de quitter la France. A Langon des soldats français se rassemblaient pour déposer les armes et attendre les Allemands comme le prévoaient les accords d'armistice. La pluie battante avait écarté les piétons de la route. A Saint Jean de Luz, le ciel était bas mais il ne pleuvait plus; la place qui borde les quais était encombrée de bagages, fourniments et uniformes de la division de l'armée polonaise qui combattait en France.

En fait, à ce moment, j'étais d'autant plus décidé à rejoindre le Maroc pour pouvoir aller combattre que la France allait bientôt être complètement envahie. J'ai donc revêtu une tenue de soldat polonais pour franchir le barrage de soldats qui interdisaient aux Français de partir.

Entre-temps, car j'avais encore mon calot de taupin sur la tête, un garçon s'est approché de moi "*Qu'est-ce que tu fous?*" "*Devines!*" et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Roger Nordmann, un taupin de Poitiers ? Il a fait comme moi et nous sommes partis, braves soldats polonais, vers les barques de pêches amarrées le long du quai.

J'ai failli ne pas y arriver; le barrage était commandé par le capitaine qui dirigeait à Rennes la Préparation Militaire Supérieure à laquelle nous étions astreints. Il m'a dévisagé "*Tu n'as pas l'air très polonais!*" J'ai fait celui qui ne comprenait pas et je suis passé et j'ai franchi à franchir d'un pas l'espace qui séparait le quai d'une barque rouge aux extrémités relevées. En faisant ce pas, ce petit pas que je revois encore comme si c'était hier, je savais avec certitude qu'il allait transformer ma vie.

Mais la barque, surchargée d'hommes debout, enfoncée dans l'eau jusqu'au bord, n'allait manifestement pas nous amener au Maroc. Heureusement, se tenait en rade un cargo britannique, le Baron Nairn, sur lequel embarquaient des soldats polonais, et, finalement, l'Angleterre continuait la guerre, de Gaulle y appelait au combat, alors pourquoi ne pas y aller.

Nous avons donc accosté le Baron Nairn, qui a appareillé le 25 juin vers 15 heures. Je suis d'autant plus certain de cette date qu'étant né un 25, c'était en quelque sorte un anniversaire. La traversée s'est passée sans encombre, nous étions escortés par un destroyer canadien et nous sommes passés très au large des côtes pour éviter l'aviation allemande.

Quand nous sommes arrivés à Plymouth, le 29 juin, alors que nous sortions des bombardements et de l'exode, nous avons trouvé un pays qui semblait en paix ; de nombreux estivants se prélassaient sur la plage et, dans

le port, des midships, avec casquette et vareuse mais en shorts blancs, passaient, raquette sous le bras.

Embarqué avec Roger dans un train qui longe d'abord la côte, nous arrivons vers 4 heures du matin en gare de Waterloo d'où on nous transfère à l'Empress Hall, grande salle, ex patinoire avec gradins où sont dressés des lits de camp couleur rouge. Sur la piste des tables numérotées, nous avons le n°16. on nous matricule.

Nous sommes restés 2 jours à l'Empress Hall, interrogés par des officiers britanniques qui voulaient être sûrs que nous n'étions pas des espions. Puis nous avons eu la visite du capitaine de Courcel, aide de camp du Général de Gaulle ; nous lui avons aussitôt confirmé notre intention de nous engager dans la Légion des Volontaires Français, le nom "Forces Françaises Libre" n'ayant pas encore été trouvé.

Nous partons enfin le 2 juillet en colonne par 5 précédés d'une pancarte "French Volunteers for General de Gaulle's Army". En tête on chante la Marseillaise, les marins bretons de la queue répondent avec "les gars de la marine"! Nous arrivons enfin à l'Olympia, un lieu d'expositions, un grand bâtiment avec des balcons à tous les étages où nous nous installons sur des paillasses peu confortables.

Deux jours plus tard, perchés sur les balcons, quand nous avons vu arriver d'autres garçons, nous n'étions plus seuls et une immense et merveilleuse Marseillaise a spontanément jailli de partout. Quel moment extraordinaire que je n'oublierai jamais.

Un après-midi, je suis sorti dans Londres avec Roger; à la sortie du bâtiment, des gens stationnaient devant l'Olympia qui applaudissaient chaque fois qu'un de nous sortaient; certains voulaient que nous leur signions des autographes!

Finalement, le 11 juillet, nous quittons tous l'Olympia dans les cars qui nous conduisent près d'Aldershot, à Delville Camp.

LA FORMATION

Delville Camp; situé près d'Aldershot, la ville de l'armée britannique, est en réalité double, car il jouxte son jumeau, Morval Camp ; en fait, autour d'un "parade ground " de belle taille, s'alignent des baraques en bois toutes pareilles extérieurement. La plupart servent de dortoirs pour s'alignent 24 personnes, d'autres de douches ou de réfectoires, mais le plus étonnant sont les WC : 12 sièges faisant face à 12 autres sans aucune cloison, plus question de pudeur!

Le 14 juillet, alors que nous sommes encore sans uniformes et donc habillés de façons plutôt hétéroclites, nous allons défiler à Londres; à la gare, cigarettes et chocolat, acclamations de la foule dont quelques Français. Voyant mon calot, un homme demande: y a-t-il avec vous des taupins de Dax? (son fils y était). Nous défilons donc sous les applaudissements des passants, des femmes viennent nous embrasser; et, chose exceptionnelle, le drapeau français flotte sur Westminster Abbey. .

Nous arrivons ensuite dans une salle de réunion, l'Albert Hall, où se trouvent déjà d'autres gens et nous écoutons, plutôt distraitement quelques discours. Monte enfin à la tribune monsieur Gueritte, le président de l'association de soutien au général de Gaulle, pour prononcer un discours qui se termine par ces mots "Commandez, Général, nous vous suivrons" et il s'écroule dans son fauteuil roulant. Ensuite un personnage maigre a lu une déclaration d'appui à de Gaulle et a demandé qu'elle soit votée par assis et debout; entre nous nous avons décidé de rester assis car, à l'époque, les militaires ne votaient pas; mais voilà, l'orchestre ayant alors joué la Marseillaise, tout le monde s'est levé et on a annoncé que le texte avait été approuvé à l'unanimité! Ce jour là j'ai commencé à comprendre ce qu'est la politique!

Le 15 juillet, on nous habille enfin, battle-dress anglais avec, sur l'épaule gauche "FRANCE"

Les semaines qui suivent sont consacrées à notre formation de canonniers. Par ailleurs un tri est fait parmi les jeunes engagés, ceux qui sont nés avant 1921 feront partie d'une Section de Marche destinée à partir en premier vers l'Afrique. Roger en fait partie et moi pas.

Nous discutons sans cesse de ce qui nous attend; je prétends que l'armée de Gaulle (sans compter Légion Étrangère, environ 2000 hommes) est purement politique et ne jouera aucun rôle militaire (bataille j'entends); participera aux victoires (il faut pour moral quelques tués et blessés) mais ne sera jamais engagée dans une bataille indécise. Divisée en quelques contingents elle baladera le pavillon français et la Croix de Lorraine dans les marches victorieuses. En raison de son faible nombre elle ne doit pas risquer la capture. Ce rôle cessera le jour ou Albion aura rallié une colonie car alors nous intégrerons la masse qui, elle, aura par cette masse, une valeur militaire.

Nous représentons la France Libre combattant avec l'Angleterre. Il faut que nous durions en tant que Français Libres jusqu'à la victoire pour défiler aux Champs Élysées. Cette fin me paraît utopique, lointaine au moins, Churchill parle des campagnes 41-42. il est plus optimiste qu'en juillet.

26 août

Le 23 août on nous annonce la visite du roi George VI. Crapahutage. Puis, le 25, avant que le roi n'arrive, le général de Gaulle demande au lieutenant-colonel Magrin-Verneret, dont la moitié des légionnaires ont choisi la France libre et qui va présenter les troupes:

- *Où sont les cadets?*
- *Quels cadets, mon Général?*
- *En Angleterre, les cadets sont, comme autrefois chez nous, les élèves-officiers. Je veux présenter les nôtres à Sa Majesté.*
- *Mais nous n'en avons pas.*
- *Et bien sachez que la moitié de nos jeunes engagés sont des étudiants, notamment des candidats aux grandes écoles militaires. Beaucoup ont achevé leur PMS et devraient être dans des pelotons d'élèves-officiers.*

Un témoin de l'algarade court à Delville prévenir ses *camarades* "*Rassemblez les taupins!*" Un autre crie "*Rassemblez les cyrards!*" Ou encore "*Les étudiants à Morval!*" Et, tant bien que mal, de Gaulle peut présenter au roi ceux qu'il appelle des cadets

Le roi en uniforme de field-marshal nous passe donc en revue accompagné du général de Gaulle; les élèves des classes de préparation aux grandes écoles sont rassemblés en tête. De Gaulle au Roi; "*Votre Majesté, ces jeunes gens sont venus me rejoindre pour être mes officiers*" et, dès qu'ils se sont éloignés pour passer en revue la troupe, nous courrons reprendre nos places dans les rangs de l'artillerie ou des chasseurs; nous sommes si peu nombreux qu'il faut bien que nous soyons passés en revue 2

fois ! Puis défilé sur le parade ground: nous marchons au poil au son de "Tiens voilà du boudin".

Le 8 septembre, j'ai une permission pour aller à Londres et je me trouve en plein bombardement; il est 4h du matin le 9, les bombes tombent à la cadence d'une par seconde. L'horizon visible sous 180° du sud au nord est illuminé par les incendies et ça flambe aussi dans les autres quadrants. Sans arrêt les boches bourdonnent au dessus de ce quartier de Hyde Park. Quelques projecteurs biens vains, même plus de DCA. Gros incendies dans les Surrey docks allumé le 7 à 6 p.m. a triplé dans la nuit; quelques autres s'y sont ajoutés. Les maisons directement en face jaillissent en noir mat du fond rosé sur lequel montent des nuées qu'in devine plus sombres. Les traits un peu plus clairs des searchlights se croisent et se décroisent; au dessus quelques étoiles brillent. Des bombes sifflantes tombent non loin, leur bruit pince un instant le cœur.

5h35, all clear, un bruit de sirène très agréable (du point de vue soulagement) comme celui du vent dans des fils télégraphiques sur une octave très haute ou, comme en plus pur, le trolley du funiculaire de Villars – l'alerte a duré 10 heures, hier 8 heures.

Depuis le départ de la Section de Marche, Morval est complètement vide et Delville plus qu'à moitié; l'armée britannique, qui a besoin de ces camps, s'est mis d'accord avec de Gaulle pour attribuer à la France Libre un camp qui lui soit propre, à Camberley où se trouve, par ailleurs, Sandhurst, le Saint-Cyr anglais. Mais comme le camp n'est pas encore construit, le 3 octobre les quelques dizaines que nous sommes sont logés, à Camberley même, dans des maisons réquisitionnées. Je suis donc installé à Raynham Park Road, dans une villa où nous sommes 4 par pièce couchés sur paillasses. .

Réveil théorique 6h, pratique 7h quand les 2 hommes de réfectoire apportent petit déjeuner au lit. Instruction commence à 8h30 sans beaucoup d'intensité. Après midi on se repose dans le bois. 3 fois par semaine gym et alors repos matinal.

Parlons un peu de l'armée de Gaulle, de la French Legion, des Forces Françaises Libres enfin. C'est le gros bordel; il y a pour toute l'armée de terre depuis le départ de la section de marche (2 000 hommes) environ 1 000 types mostly chasseurs. Dans l'artillerie 120 dont 2 pelotons d'élèves sous-offs soit 40 types dont 18 taupins, et 3 canons! Nous avons fini l'instruction, il n'y a rien à faire. Les sous-offs et un aspirant veulent partir pour la Marine car Lieutenant de Courlon impossible. Grand malaise général aggravé par fiasco Dakar. Churchill a annoncé aux Communes que l'arrivée à Dakar de 3

destroyers et 3 croiseurs transportant des fanas de Pétain a changé du tout au tout opérations prévues par de Gaulle; celui-ci, comptant sur proportion de sympathisants, s'amenait et était acclamé. Au lieu de cela feu du gouverneur général Boisson sur Bécourt-Foch parlementaire puis duel artillerie navale enfin retrait de de Gaulle et des anglais. Faute aux autorités navales de Gibraltar et des patrouilles en Méditerranée qui n'ont su prévenir à temps de l'arrivée de la force navale de Vichy et n'ont pu donc l'intercepter. D'après "France", beaucoup de sympathisants de de Gaulle en France et 90% de la population anglophile.

Le 15 octobre, nous sommes envoyés sur la côte du Devon car les Allemands ont commencé des bombardements encore plus violents dont on craint qu'ils annoncent une tentative de débarquement. Nous assistons aux combats aériens que mène la RAF contre les bombardiers et la chasse allemands; des avions en flammes, des parachutes qui s'ouvrent sans qu'on sache la plupart du temps si ce sont des amis ou des ennemis. Retour au bout de 10 jours.

Mais le temps passe sans que nous soyons utilisés comme nous le souhaiterions et plusieurs d'entre nous (1/3 des effectifs!) font des demandes de mutation vers l'école navale ou l'aviation; leur nombre émeut profondément, mais peut-être un peu tard, le commandement d'où rapport du Ct de Conchard aux officiers et sous-officiers: "*Note de service du 16/10/40 : Moral* *De nombreuses demandes de mutation passent tous les jours sous mes yeux ; elles prouvent que le moral est défectueux, que le personnel n'a pas l'esprit de corps et qu'il à l'impression d'être mieux utilisé ailleurs. Les officiers s'efforceront, par des conversations judicieuses, de faire comprendre à chacun son devoir véritable. Tous les gradés doivent se tenir près de la troupe, ne pas la laisser oisive, la commander effectivement*"

Le 1^{er} novembre, nous avons emménagé dans notre nouveau camp, Old Dean Camp, près Camberley sur plateau battu par les vents – Les baraques sont des "Quonset huts, des demi-cylindres de tôle ondulée de 5m de diamètre et de 15m de long éclairées aux lampes à pétrole et chauffées par un unique poêle. De chaque coté 8 lits avec une planche au-dessus de la tête de lit comme seul rangement.

Les pluies torrentielles ont tout transformé en borbier où s'enlisent tour à tour camions et P107. Les tranchées pleines d'eau deviennent des chausse-trappes, et à partir de 18 heures la promenade, même avec une lampe blackoutée, est très dangereuse. Journée passée à creuser tranchées de drainage – les mains deviennent calleuses – on se "lave" dans les tranchées. Les feuillées inondées obligent à fréquenter les WC des pâtisseries, hôtels etc. de Camberley.

Le général de Gaulle est venu partager avec nous le diner du 31 décembre; il nous a confirmé qu'à partir d'aujourd'hui nous serions intégrés dans un peloton d'élèves aspirants pour fournir les cadres des FFL.

Une anecdote : tout près du camp, les bâtiments d'une école yougoslave où nous sommes admis quand nous voulons travailler "au calme"; un autre taupin et moi y donnons des leçons de math à Philippe de Gaulle qui prépare l'examen d'entrée à l'école navale des FNFL; nous avons beaucoup de mal à lui faire comprendre ce qu'est une dérivée.

Finalement, après 4 mois de cours, je suis nommé aspirant le 1^{er} mai 1941 et, peu de temps après envoyé à Catterick, dans le Yorkshire, à la School of Signals pour y apprendre le métier d'officier de transmissions.

Le 15 septembre, ayant reçu mon diplôme, je rentre à Camberley dont je repars le 30 septembre embarquer à Plymouth pour rejoindre un régiment d'artillerie à Damas.

19 janvier 2010

Jean-Mathieu Boris

06 03 34 21 50

jmboris@wanadoo.fr